Relecture *Mercure de France – Italie*

Année 1914

1914

Articles du *Mercure de France*, année 1914

Tome CVII, numéro 399, 1er février 1914

**Lettres italiennes.   
Le Futurisme**

Giovanni Papini.

Tome CVII, numéro 399, 1er février 1914, p. 644-649.

**[…]**

***Lacerba***

L’année 1913 fut particulièrement importante pour le Futurisme. Depuis trois ans, *Poesia*, qui était née avec des intentions excessivement éclectiques, avait cessé de paraître. Devenue « moteur du Futurisme », elle aurait dû devenir intransigeante ; mais il n’est pas toujours facile de transformer de fond en comble une entreprise commencée avec un esprit tout différent. Marinetti avait mieux aimé la supprimer que tomber dans les compromis. Mais au commencement de 1913 était née à Florence une revue indépendante, d’avant-garde, très vivante et révolutionnaire, *Lacerba*, qui avait en première ligue parmi ses rédacteurs Papini et Soffici, qui jusqu’alors s’étaient tenus loin du Futurisme, mais, esprits toujours en éveil et à l’affût de la modernité, travaillaient, on peut dire, dans une direction parallèle. Leurs livres — romans, essais, contes — leur avaient assuré une place à part dans la littérature la plus hardie et leur collaboration à la *Voce* avait assez contribué à la fortune de cette revue de bataille. Mais ils avaient dû se détacher de la *Voce*, qui n’était pas disposée à les suivre dans toutes leurs idées et ils se virent forcés de fonder un journal tout à eux. *Lacerba* se proposait d’être surtout théorique et d’accomplir dans la morale et dans la philosophie courante bourgeoise, idéaliste — la même révolution que les futuristes accomplissaient dans la poésie et dans l’art. Les rédacteurs de *Lacerba* et les futuristes étaient faits pour s’entendre, malgré des incidents provenant de malentendus qui avaient retardé leur rencontre. En février, Papini et Soffici, à l’occasion de la grande manifestation de Rome, où le premier prononça un discours qui fit beaucoup de bruit, donnèrent leur adhésion au Futurisme. *Lacerba*devint bientôt l’organe très suivi et répandu de la littérature futuriste.

Tome CVII, numéro 400, 16 février 1914

**Les Stella-Lucente [I]**

Albert Erlande.

Tome CVII, numéro 400, 16 février 1914, p. 760-791.

[…]

Je prenais plaisir à exaspérer, ainsi, Antonio. Il arpentait le fumoir, les sourcils froncés, son buste lourd, mal équilibré sur ses jambes frêles. Et si je m’ingéniais à l’exaspérer, c’est parce que j’avais la certitude que ce n’était pas pour nous entretenir des Ceschini qu’il nous avait prié de rester avec lui, mais bien pour avoir des renseignements sur notre ami, le peintre Wellseley.

Puis, je n’estimais pas Stella-Lucente. Son humeur inquiète, sa violence me choquaient. Je souffrais presque de me voir traité en ami par cet homme. Mais je me plaisais chez lui, les

soirs de réception. Les salles de son palais sont ornées de bons tableaux, de belles tapisseries et de meubles que j’aime. Il y évoluait un monde charmant, et que je retrouvais, ensuite, à Londres ou à Paris. […]

Tome CVIII, numéro 402, 16 mars 1914

**Art.   
L’Exposition des Indépendants [extrait]**

Gustave Kahn.

Tome CVII, numéro 402, 16 mars 1914, p. 413-420 [417].

[…]

M. Bucci évoque avec une singulière vivacité la Kasbah d’Alger ; un marché étincelle de loques, de burnous ; des boutiques peintes dans la clarté prennent des joies d’émaux autour de l’allure blanche des Mauresques. Deux femmes, une Espagnole jeune et une vieille Maugrabine, dialoguent sous un beau ciel et derrière elles tout le panorama de la ville blanche se déroule. […]

Tome CIX, numéro 408, 16 juin 1914

**La Curiosité.   
Collection Crespi, de Milan**

Gustave Kahn.

Tome CIX, numéro 408, 16 juin 1914, p. 883-884.

[…]

Il paraît qu’il a fallu la croix et la bannière pour faire sortir d’Italie la collection Crespi. On sait qu’une loi très sévère, la loi Pacca, existe en Italie, d’après laquelle il est interdit d’exporter les œuvres d’art. Cette loi ne souffre que de rares exceptions et, en tous cas, elle frappe de droits élevés les œuvres exportées. Les tableaux dispersés le 4 juin chez Georges Petit subirent l’impôt de sortie. En outre, pour obtenir l’exode de ces tableaux, la famille Crespi dut offrir au musée Brera, de Milan, la *Nativité* du Corrège, et elle céda pour un prix minime à la Pinacothèque de Mantoue la *Chute des Bonacolsi*, par Domenico Morone, et à la galerie des Offices, Florence, l’*Entrée de Charles VIII à Florence*, par Francesco Granacci.

[…]

Tome CX, numéro 411, 1er août 1914

**Le vrai texte des *Mémoires* de Casanova**

J. Pollio.

Tome CX, numéro 411, 1er août 1914, p. 491-501.

Un sujet sur lequel s’est épuisée la patience des bibliographes, c’est la différence énigmatique, extraordinaire, qui caractérise les diverses éditions françaises des *Mémoires* de Casanova, chacune se proclamant à tort « la seule complète », la seule « conforme à l’original ». En réalité, la discordance n’existe qu’entre l’édition Garnier frères et toutes les autres ; elle n’apparaît même qu’à partir du chapitre v du tome VI, lequel correspond au chapitre i du tome IX de l’édition Paulin et au chapitre xiv du tome V de l’édition J. Rozez. Notre distingué collègue Ettore Mola s’en est aperçu en même temps que nous, et cette constatation lui a dicté un article des plus judicieux, inséré dans l’excellente feuille littéraire si répandue en Italie : la *Fanfulla della Domenica*[5](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1914" \l "note5). M. Mola déplore que personne n’ait encore songé à écrire « une histoire complète des éditions des *Mémoires* casanoviens, et l’explication des différences que l’on rencontre dans les divers remaniements ». Il s’inscrit en faux contre l’affirmation gratuite d’Armand Baschet, qui nous engagea à accepter « avec confiance » les éditions Paulin, Rozez et Garnier, « fidèles copies, pour le texte du moins, de l’édition en français préparée sur le manuscrit autographe par le professeur Jean Laforgue[6](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1914#note6) ». Une observation faite par Henri-Édouard Brockhaus, dans la monographie qu’il a consacrée, en 1872, aux travaux de son grand-père, fondateur de la grande maison de librairie allemande F.-A. Brockhaus, nous avait décidé, au contraire, à ne point partager la foi robuste de Baschet :

[…]